LE CHAMPIGNON SACRÉ AU MEXIQUE CONTEMPORAIN

par R. Gordon WASSON

(Pl. I à IX)

1. HUAUTLA DE JIMÉNEZ, DANS LA SIERRA MAZATECA

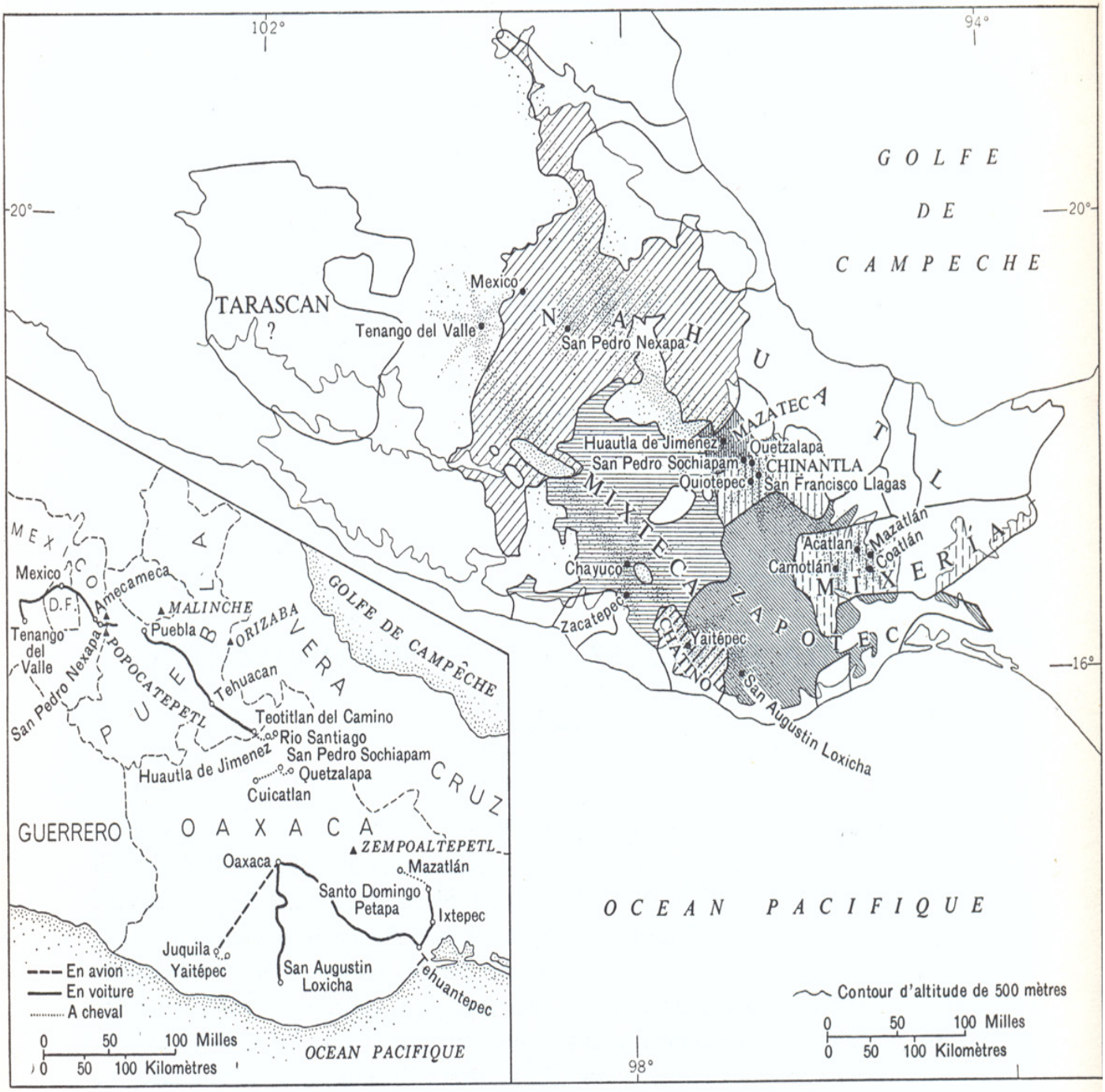
(Pl. IX)

Au début de l'année 1953, lorsque nous prîmes la décision de rechercher le champignon sacré au Mexique, nous savions déjà que le culte rendu à celui-ci survivait dans la partie la plus septentrionale de l'État de Oaxaca, dans la Sierra Mazateca. Robert Weitlaner avait rapporté de là-bas, en 1936, quelques spécimens de tels champignons, mais ils n'avaient jamais pu être identifiés. En 1938, l'ethnologue Jean Bassett Johnson et ses collaborateurs avaient effectivement assisté à un rite du champignon sur lequel a été publié un court article en Suède (1). Le botaniste Richard Evans Schultes et Blas Pablo Reko avaient essayé de déterminer les champignons lorsqu'ils visitèrent Huautla cette même année (2).

Nous avions appris qu'une missionnaire protestante, américaine et linguiste, Miss Eunice Victoria Pike, vivait à Huautla depuis une quinzaine d'années; aussi lui avions-nous écrit pour lui demander ce qu'elle savait du champignon sacré. La réponse est remarquable en raison de tout ce qu'elle a entendu et appris au sujet du champignon et par l'intimité de ses pensées avec celles des Indiens. Miss Pike n'a pas pu nous dire quels champignons étaient utilisés et, par raison de principe, elle n'a jamais assisté à un rite auquel ceux-ci étaient associés. Mais elle appartient au petit nombre de Blancs qui se sont familiarisés avec la langue des

(1) Johnson, Jean Bassett : « The Elements of Mazatec Witchcraft », *Ethnological Studies* 9, 1939, Gothenburg Ethnographical Museum, Sweden.

(2) Le docteur Schultes a publié deux travaux sur ce sujet : (1) *Botanical Museum Leaflet*, Harvard University, vol. 7, nº 3, 21 fév. 1939, « The Identification of Teonanacatl »; (2) *American Anthropologist*, n. s., vol. 42, 1940, « Teonanacatl, the Narcotic Mushroom of the Aztec », p. 429-443, et les commentaires de Johnson sur le sujet, p. 449-450.



Carte 2. — *Aire de répartition actuelle propre aux contrées où l'usage des Champignons divinatoires est encore pratiqué.*

Les aires linguistiques dans lesquelles nous avons découvert que les champignons hallucinogènes sont encore utilisés à des fins religieuses ou thérapeutiques sont marquées par des hachures obliques. Aujourd'hui, naturellement, l'espagnol est la langue prédominante dans presque tout le pays, et les langues indigènes ne survivent dans toute leur force que dans les régions reculées, ne se maintenant avec peine, dans les villes importantes et le long de la grande voie pan-américaine, que sur les marchés et chez les populations indiennes clairsemées. Les lieux que nous avons visités sont indiqués sur la carte; pour Chayuko et Zacatepec, nous nous sommes reposé sur l'ethnologue Robert Ravicz. Les surfaces marquées en pointillé sont celles où le culte des champignons divinatoires est encore célébré, ou bien celles où les circonstances (isolement des Indiens, altitude, etc.), justifient des recherches plus poussées. Pour la région de Tarascan, nous n'avons pas d'information récente.

La carte hors-texte donne l'itinéraire de nos excursions à la recherche des champignons sacrés.

Mazatèques et, parlant celle-ci, vivant avec eux, sachant et comprenant, elle rapporte les termes de ceux dont les paroles ont plus de valeur que le témoignage d'étrangers, témoins non compréhensifs de l'événement. Nous reproduisons la lettre de Miss PIKE comme une source primordiale du plus grand intérêt, supérieure de beaucoup à n'importe quelle information sur le teo-nanácatl qui nous est donnée par les anciens chroniqueurs espagnols. Les citations de Miss PIKE sont traduites directement du mazatèque.

Huautla de Jiménez. Oaxaca, Mexique.

Le 9 mars 1953.

Cher Monsieur Wasson,

Je suis heureuse de pouvoir vous dire ce que je sais concernant le champignon des Mazatèques, appelé *ši³tho³*, ou familièrement *'nti¹ ši³tho³*. Un jour, je transcrirai peut-être mes observations en vue de leur publication, mais en attendant vous pouvez les utiliser comme bon vous semblera.

Les Mazatèques parlent rarement aux étrangers de leur champignon, mais la croyance en son pouvoir est très étendue. Un garçon de 21 ans m'a dit : « Je sais que les étrangers n'usent pas de ce champignon, mais Jésus nous l'a donné parce que nous sommes pauvres et ne pouvons nous payer un docteur et des médicaments coûteux. »

Parfois ils l'appellent « sang du Christ » parce qu'ils supposent qu'il pousse seulement là où une goutte de sang du Christ est tombée. Ils disent que ce pays est « vivant » parce qu'il produit le champignon, alors que la région sèche où il ne se développe pas est qualifiée de « morte ».

Ils prétendent qu'il aide « ceux qui sont purs », mais que si quelqu'un d'impur le mange « il le tue ou le rend fou ». Quand ils parlent « d'impureté », ils entendent « impur rituellement ». (Un meurtrier, s'il est préparé à la cérémonie, peut manger le champignon sans dommage.) Une personne est considérée hors d'atteinte si elle évite tous rapports sexuels cinq jours avant et cinq jours après l'absorption. Un cordonnier, dans notre quartier, est devenu fou il y a cinq ans; d'après les voisins, c'est parce qu'après avoir mangé le champignon, il a eu des rapports avec sa femme. Ils disent qu'un homme peut en introduire un fragment dans la boisson d'un ennemi pendant qu'il est au cabaret. Si celui-ci boit en étant impur, il risque de devenir fou. Il peut aussi le devenir parce que celui qui l'a récolté était impur.

Lorsqu'une famille décide d'utiliser le champignon, elle demande à ses amis de lui en apporter autant qu'ils en trouveront; mais elle ne s'adresse qu'à ceux dont elle est sûre qu'ils sauront éviter tous rapports sexuels : car si la personne qui a cueilli le champignon a eu de tels rapports, celle qui le mange devient folle.

En général, ce n'est ni le malade ni sa famille qui consomme le champignon. Ils payent un « sorcier » qui le mange et leur dit ce que le champignon lui a appris. (Il le fait par le moyen d'un chant rythmé à haute voix.) Le sorcier absorbe toujours le champignon de nuit, car il « préfère agir sans être vu ». Habituellement, il le mange vers 9 heures et commence à parler une demi-heure ou une heure plus tard. Les Mazatèques s'expriment sur le champignon comme s'il avait une personnalité. Ils ne disent jamais « le sorcier a dit que le champignon lui a dit », mais citent directement le champignon.

Le sorcier mange toujours le champignon cru. « Si quelqu'un fait cuire ou brûler le champignon, celui-ci lui provoquera des ulcères. » Il n'y a pas de règle générale quant à la quantité à ingérer; certains sorciers en consomment plus que d'autres; en moyenne, ils en absorbent 4 à 5. S'il en mange beaucoup, « le champignon essaiera de le tuer ». Dans ce cas, le sorcier s'évanouit et reprend ses sens petit à petit, tandis que les assistants « prient pour lui ». Ceci peut arriver également « s'il a eu des rapports sexuels trop peu de temps auparavant ».

Quand tout se passe bien, le sorcier a des visions et le champignon parle pendant deux ou trois heures. « C'est Jésus-Christ lui-même qui nous parle. » Le champignon leur apprend ce qui a rendu la personne malade. Il peut dire que celle-ci a été ensorcelée, et alors, par qui, quand et pourquoi; ou qu'elle est « malade de peur »; ou bien qu'il s'agit d'une maladie guérissable par des médicaments, et suggérer que l'on appelle un médecin.

Ce qui est plus important, il dira si la personne vivra ou mourra. S'il dit qu'il vivra, alors le malade « ira mieux, même s'il a été très malade ». S'il dit qu'il mourra, les parents préparent les funérailles; il indique également qui héritera des biens. Un de mes informateurs a cependant admis que le champignon se trompait parfois.

Une des « preuves » que c'est bien « Jésus-Christ lui-même » qui leur parle réside dans le fait que quiconque absorbe ce champignon éprouve des visions. Tous ceux que nous avons interrogés nous disaient qu'ils voyaient le ciel lui-même. Ils n'insistent cependant pas sur ce point et insinuent aussi qu'ils ont vu un film des U. S. A.

La plupart s'accordent à dire que les sorciers voient souvent la mer, et, pour ces gens de la montagne, le fait est sensationnel.

J'ai demandé quel aspect présentait le sorcier lorsqu'il se trouvait sous l'influence du champignon. On m'a répondu qu'il ne dormait pas, qu'il était assis, les yeux ouverts, « éveillé ». A ce moment, il ne boit pas d'alcool, mais peut le faire vers le matin. Certains se lèvent le lendemain et reprennent leur travail, mais d'autres restent à la maison pour dormir parce qu'ils « ont veillé toute la nuit ».

Bien que nous n'ayons jamais assisté à l'une de ces ingestions de champignon, nous avons pu observer son influence sur la population. Un de nos voisins était atteint de tuberculose et venait chez nous pour se faire soigner. Une nuit, on appela le sorcier afin que ce dernier mange le champignon pour lui. Celui-ci déclara qu'il allait mourir. Le lendemain, le malade n'attacha plus d'intérêt à nos médicaments et commença à mettre de l'ordre dans ses affaires en prévision de sa mort. Il s'arrêta de manger des mets solides, se nourrissant uniquement de gruau de maïs. Environ deux semaines après, il refusa même cette nourriture, acceptant seulement quelques gorgées d'eau de temps en temps.

Quelques jours plus tard, l'eau même était rejetée. Moins d'un mois après avoir consulté le champignon, il était mort.

Une autre famille voisine avait éprouvé toute une série de maladies. On consulta le champignon pour leur fils âgé de 22 ans. Le champignon répondit qu'il irait mieux, et il alla mieux. Quand leur fille de 18 ans tomba malade, ils consultèrent à nouveau le champignon qui leur signifia qu'elle irait mieux, ce qui fut le cas. Ensuite, la fille âgée de 10 ans fut atteinte à son tour. Le champignon dit que celle-ci mourrait. La famille était étonnée car sa maladie n'avait pas semblé sérieuse. Évidemment, ils étaient très peinés, mais le champignon leur dit : « Ne vous inquiétez pas, je prendrai son âme avec moi. » Aussi, selon les instructions de sa mère, la petite fille se mit à prier en disant : « Si tu ne veux pas me guérir, prends mon âme. » Un ou deux jours plus tard, elle était morte.

Tous les Mazatèques ne croient pas que les messages du champignon viennent de Jésus-Christ. Ceux qui parlent l'espagnol et ont eu des contacts avec le monde extérieur sont enclins à déclarer : « Ce ne sont que des mensonges. » Mais la plupart, ne sachant que leur langue, ou bien affirment que c'est Jésus-Christ qui leur a parlé, ou bien demandent, un peu dubitatifs : « Qu'en pensez-vous, est-ce vrai que c'est le sang du Christ? »

Je regrette la survivance de l'usage du champignon, car nous ne connaissons pas de cas où il ait eu des résultats bénéfiques. J'aimerais mieux leur voir consulter la Bible lorsqu'ils cherchent à percer les désirs du Christ, plutôt que d'être trompés par un « sorcier » et les champignons.

Vous souhaitant le succès dans vos recherches, je suis sincèrement vôtre,

Eunice V. Pike.

Notre but en allant à Huautla était simple : obtenir quelques spécimens des champignons sacrés aux fins d'identification et essayer de les consommer nous-mêmes, apprendre l'état présent du culte et assister à une telle cérémonie. Les champignons sont abondants deux fois par an, au début et à la fin des pluies, en juin et en juillet-août. Miss Pike devait être absente à cette époque, mais nous avons eu la bonne fortune de stimuler l'intérêt de M. Weitlaner, l'ethnologue, qui accepta de nous accompagner.

Nous quittâmes Mexico le 8 août 1953. En plus du chauffeur, nous étions quatre : Robert Weitlaner, que nous appellerons dorénavant Don Roberto, ma femme et moi, et notre fille Masha, âgée de 16 ans. Au cours de cette journée, nous avons traversé Puebla,

puis atteint Tehuacan, ville d'eau, où nous avons renvoyé la voiture et passé la nuit. Le dimanche, nous avons pris le train pour San Antonio, éloigné de deux heures environ, et de la triste gare, fumante dans la chaleur torride d'une campagne semi-aride, nous avons parcouru un mille environ dans un omnibus délabré, chargé d'Indiens parlant espagnol et de leurs marchandises, par la route la plus mauvaise du monde, jusqu'à Teotitlán del Camino, ville au marché animé d'où l'on part pour la région mazatèque. Nous y avons trouvé le repos dans l'auberge tenue par Julia MARTÍNEZ, femme dont l'obésité laisse un souvenir inoubliable. Le lendemain matin de bonne heure, Victor HERNÁNDEZ était à la porte avec six montures, 5 mulets et 1 cheval, toutes horriblement maigres et petites. C'était un Mazatèque de Huautla qui s'exprimait assez bien en espagnol. Tous nos sacs furent rapidement chargés et nous voici en route par une piste escarpée dans les montagnes à l'est de Teotitlán. Après une montée de 2 heures nous atteignions San Bernardino, village magnifiquement perché sur un éperon montagneux, regardant vers la campagne chaude et basse que nous avions laissée derrière nous. Après un déjeuner de « tortillas » et de fèves, nous repartions vers une longue montée continue pour arriver au premier défilé appelé La Cumbre, à près de 3 000 mètres d'altitude. Ici nous songions à nous arrêter pour prendre quelque repos, mais Victor s'y opposa formellement, car, nous dit-il, La Cumbre est un lieu favori des brigands qui serrent de très près les voyageurs dont les montures sont épuisées par la longue ascension, puis disparaissent rapidement par les pentes dans toutes les directions. Nous avons remarqué alors que Victor portait un revolver à sa ceinture. Plus tard, nous avons appris que, bien des années auparavant, quatre brigands avaient été pendus à La Cumbre et que, pendant des mois, leurs corps s'étaient balancés au gré du vent. Aussi nous sommes-nous hâtés de descendre dans la vallée voisine, puis nous sommes remontés jusqu'à un deuxième défilé, descendus à nouveau, et finalement nous atteignions un dernier escarpement jusqu'à la ville de Huautla, perchée elle-même sur un versant de la montagne à une altitude de 1 800 à 2 000 mètres. Nous avions cheminé pendant onze heures à travers une contrée d'une sauvage grandeur, aux montagnes encore riches de végétation, avec seulement deux ou trois villages couverts de chaume que l'on discernait au loin. Mais sur la piste elle-même le trafic est considérable; des enfilades d'animaux, chargés de sacs de café et d'autres produits, la parcouraient sans cesse vers le marché de Teotitlán.

A la fin de la journée, la nuit tombant, nous avons conduit lentement nos montures à travers la ville de Huautla, la place publique, la colline jusqu'à la maison où nous attendait, se tenant à la porte, souriante, Herlinda Martínez CID, une Indienne mazatèque, institutrice au village, chez laquelle nous allions loger.

Les Indiens mazatèques sont au nombre de 60 000 environ, concentrés tous dans les montagnes du centre-nord d'Oaxaca. Ils vivent principalement dans des villages, bien que quelques-uns habitent leurs fermes. L'architecture mazatèque distincte est de tradition pour les habitations et comporte un toit rectangulaire de chaume supporté par des poteaux entre lesquels s'élèvent des murs faits de planches minces ou de torchis. Les combles sont invariablement construits avec du chaume en surplomb à chaque extrémité de la perche faîtière, le surplomb ressemblant d'une manière frappante à l'oreille d'un chien de berger anglais. Les Mazatèques sont de petite taille et trapus; beaucoup de femmes portent le *huipil* brodé (blouse) qui est le costume ancestral des Indiens du Mexique et du Guatemala. Les seuls animaux qu'ils élèvent sont les chèvres. Ils vivent principalement de culture. Le maïs et les fèves constituent leur nourriture habituelle avec des patates et tous les fruits communs

aux régions chaudes, ainsi que des poulets et des dindons. Le café est leur principale récolte et celui de Huautla est l'un des plus savoureux du monde. Leur langue est sans aucun rapport avec le nahuatl ou le zapotèque. Elle est issue d'une famille linguistique à laquelle appartiennent le mazatèque, le chocho, l'ixcatèque et le popoloca.

Huautla est une ville de plusieurs milliers d'habitants. Elle ne pourrait pas se trouver en un site plus beau, à flanc de montagne, dans un cirque de monts verdoyants, baignés de fleurs et de végétation subtropicales, exempte de moustiques en raison de son altitude. C'est une ville au marché animé, pleine de mouvement et de vie. La plupart des habitants parlent une langue qui, jusqu'à présent, n'a jamais été écrite et le peu d'entre eux qui connaissent l'espagnol n'en ont qu'une notion superficielle. De nombreux Mazatèques ne dorment jamais dans un lit, ils s'enroulent dans leur sarape, sur une natte, à même la terre battue de leur demeure. La plupart d'entre eux n'ont jamais porté de chaussures. Victor ne pouvait pas lire l'heure sur le cadran d'une pendule. Sauf à Huautla où il y a des brouettes, il n'existe pas de véhicules à roues dans le pays des Mazatèques et d'ici que la route s'enfonce à travers les montagnes jusqu'à ce lointain monde, en 1959 encore, beaucoup d'indigènes continueront à vivre et à mourir sans utiliser les roues. Combien il est étrange, en venant d'un monde civilisé, de pénétrer chez un peuple retiré, enfermé dans ses montagnes derrière la barrière de son difficile langage, vivant dans et pour le présent, mais suivant les exemples transmis oralement de génération en génération, un peuple riche en vitalité, intelligent, et cependant non encore touché par les courants du monde moderne!

Mais voici Herlinda. Grande amie de Victoria Pike, elle n'avait pas foi en nos champignons sacrés, mais elle a proposé de demander à Aurelio Carreras de nous aider. C'est un Indien borgne, âgé de 45 ans, propriétaire de deux ou trois maisons construites autour d'un patio voisin.

Il avait appris l'espagnol par sa femme, mais ne pouvait ni le lire ni l'écrire. Il a promis de nous procurer des champignons sacrés, mais les pluies ont pris fin prématurément et les champignons seront peut-être difficiles à trouver. Il nous a conseillé de ne parler de ceux-ci à personne.

Nous nous sommes promenés en ville. Don Roberto entra dans une petite boutique d'approvisionnement et me présenta à une femme âgée derrière son comptoir, Cleofas Cid, tante de Herlinda. Après le départ des autres clients, il lui demanda si elle pourrait trouver des champignons pour nous. Elle nous apprit que le curandero (1) qui avait officié en 1938 était décédé et elle ne savait comment en découvrir un autre; mais il y avait Concepción, la femme d'un « curandero » qui se perdait à boire; elle connaissait les champignons et elle en chercherait pour nous.

En nous adressant aux Indiens nous avions soin de parler des champignons avec le plus profond respect. (Après tout, notre intention était hardie : nous, étrangers, scruter les secrets religieux les plus intimes de ce peuple reculé! Comment un prêtre chrétien recevrait-il la requête d'un païen demandant des échantillons de la Sainte Hostie?)

Le mercredi, nous avons appris que le curé de la grande église située sur la place désirait nous voir. Nous avions déjà fait une visite de courtoisie au Président, un gros cacique à

---

(1) Nous n'avons trouvé aucun mot anglais, ni français, pour traduire *curandero*. Médecin, shamane, sorcier, magicien, tous sont propres à induire en erreur. Le « curandero » guérit avec des herbes et pratique la divination. Le terme curandero porte la signification respectueuse dont *brujo* est la contrepartie péjorative.

l'air rude, parlant bien l'espagnol. Maintenant, c'était le Père Alfonso ARAGÓN, Indien zapotèque, donc incapable de converser avec nombre de ses paroissiens, que nous allions voir. (De mémoire d'homme il n'y a jamais eu de prêtre mazatèque à Huautla.) Nous lui avons expliqué l'intérêt que nous portions aux anciennes coutumes des Mazatèques, et alors, de sa propre initiative, il nous parla de l'intérêt étrange, ridicule à ses yeux, que ceux-ci portent à certains champignons. Récemment un médecin de Puebla l'avait prié de lui en envoyer un kilogramme. Le Père Alfonso réussit à mettre la main sur les champignons et il les avait emballés. Le colis était toujours là sur une étagère, devant nous, car l'adresse du médecin de Puebla avait été égarée. Désirions-nous les voir et les examiner ? Nous n'avons pas caché que cela nous intéressait et nous avons rapidement dénoué le paquet. Hélas! comme nous nous y attendions, le contenu était réduit à une masse noire en putréfaction.

Nous avons parlé à Victor, le muletier, des champignons et de notre désir de consulter un curandero au cours de notre visite. Il nous promit de chercher l'un des deux curanderos qu'il connaissait à San Andrés. Nous avons donc attendu.

Et durant cette attente nous recueillîmes de nouveaux renseignements sur le champignon sacré. Herlinda nous parlait librement, tandis que Victor était captivé par l'intérêt que nous portions à de tels objets. Lui, Aurelio et Concepción venaient nous voir séparément, souvent à la nuit, ces deux derniers avec de minuscules paquets de quelques champignons, enveloppés dans des feuilles de bananier ou dans un bout de tissu, qu'ils nous présentaient secrètement et avec révérence. Aurelio et Victor nous avertissaient de n'en parler à personne parce que c'était très périlleux, *muy delicado*.

Nous avons appris que les Mazatèques sont mycophages et que de nombreuses espèces comestibles sont offertes les jours de marché sur la place. Chaque espèce a son nom et le terme général de champignon, *thai*^{3}, est marqué d'un *t* très accentué, les voyelles étant nasales (1). Mais ce terme s'applique seulement aux champignons autres que les espèces sacrées. Chacune de ces dernières possède son propre nom, toutes sont désignées par *ši*^{3}*tho*^{3}. Ce nom est invariablement précédé d'un autre élément verbal, de sorte que l'expression normale, ainsi que nous l'avait écrit Miss PIKE, est *'nti*^{1} *ši*^{3}*tho*^{3}, la première syllabe donnant le sens de la déférence et de l'affection. (L'apostrophe représente une pause glottique.) Le mot *ši*^{3}*tho*^{3} signifie littéralement « ce qui jaillit », métaphore mystique heureuse. Victor explique le nom comme signifiant « ce qui vient de soi-même, personne ne sait d'où, comme le vent qui vient sans que nous sachions d'où, ni pourquoi » — *que viene por sí mismo, no se sabe de dónde, como el viento que viene si saber de dónde ni porqué.* Le mot est saturé de *mana ;* il est prononcé dans un murmure, et il répugnait à Victor de l'émettre. Lorsqu'il devait l'employer, il le remplaçait par un geste de ses doigts réunis faisant un mouvement de manducation devant sa bouche. Les champignons sacrés ne sont jamais vendus sur la place du marché, bien que tous les accessoires du rite puissent y être achetés sans difficulté.

Dans la langue mazatèque, il semble qu'il n'y ait pas de mot pour désigner la fonction de shamane ou de curandero. On parle de « celui qui sait », *čo*^{4}*ta*^{4} *či*^{4}*ne*^{4}. Sur son conseil seulement on peut consommer les champignons sacrés. Le curandero ne doit pas nécessairement récolter lui-même ceux-ci; d'autres peuvent le faire pour lui. La récolte ne saurait non plus être accompagnée de prières ou de veillées. Mais, d'après Concepción, le

(1) Dans le langage mazatèque « 1 » est le son le plus élevé et « 4 » est le son le plus bas.

meilleur moment de la journée pour les recueillir dans de bonnes conditions est le matin « quand l'air est frais » — *con el fresco* —, une expression qui nous rappelle « la petite brise avant le point du jour », mentionnée par Jacinto de la SERNA. La meilleure époque est la nouvelle lune — *la luna tierna.* Selon Aurelio il y a actuellement à Huautla et aux alentours environ 20 ou 30 curanderos, en gros, le même nombre qu'autrefois et les femmes sont aussi promises que les hommes à cette fonction. En général, le curandero s'occupe de l'instruction de son fils ou d'un autre parent qui lui succédera, mais ceci ne présente aucune difficulté, car le néophyte sera instruit en deux ou trois mois. Après tout, c'est le champignon qui parle, c'est lui qui enseigne au débutant ce qu'il doit dire et faire. Le rite du champignon sacré s'accomplit seulement comme une consultation *ad hoc* et les honoraires sont généralement de 20 à 25 pesos, de 1 000 à 1 200 francs. Pour faire son service, le curandero doit jeûner de midi à midi et ne pas absorber d'alcool. Il doit être pur (d'après le cérémonial), *nta*^{3}*čo*^{4}*ta*^{4}. Il commence sa séance entre 9 et 10 heures du soir et ne la termine pas avant 3 heures du matin. Mais la transe ne laisse aucun effet malheureux : il peut travailler le jour suivant et son esprit est si clair qu'il se souvient de tout ce qu'il a dit au cours de la nuit.

Le curandero consomme les champignons crus et non lavés, frais de préférence; mais il peut les conserver à l'état sec pendant six mois, ou moins. Il absorbe les champignons au début de la séance et c'est à volonté qu'il les offrira à la famille présente ou au patient dont le destin est dans la balance. Parmi nos informateurs nous n'avons trouvé personne qui ait jamais entendu parler d'une fête publique des champignons sacrés. Le déroulement du culte, si éloquemment décrit par les vieux auteurs, semble suranné. Il y a ici une altération importante des anciennes coutumes et deux explications sont suggérées par ce changement dont l'une ou l'autre serait suffisante. Pour la célébration publique, le champignon peut difficilement entrer en concurrence avec l'alcool distillé par les Blancs et le malheureux penchant actuel des Mazatèques vers les liqueurs fortes en est une preuve suffisante. Mais il peut y avoir une autre raison. Nous savons que depuis les premiers temps l'Église catholique s'efforce d'extirper le culte du champignon et qu'ainsi l'emploi de celui-ci se fait en cachette. Ainsi, tel pourrait être le motif plausible de la discrétion qui entourait toutes nos discussions pendant notre bref séjour à Huautla et ce qui semblait être un tabou de vénération pouvait être simplement un souvenir de l'ère des persécutions.

Comment traduire la gravité des paroles murmurées par Aurelio sur les champignons en cette nuit? Il dit que le champignon lui-même parle, *es habla*, et il parle de beaucoup de choses, de Dieu, de l'avenir, de vie et de mort, et il dit aussi où trouver les objets égarés. On voit tout, on voit aussi où est Dieu — *se ve todo; se ve dónde está Dios también.* Nous découvrîmes qu'il est d'usage de parler de paires de champignons. Le curandero utilise quatre espèces différentes de ceux-ci, chacune possédant son propre pouvoir, bien connu de l'expérimentateur qui mange un certain nombre de paires d'une espèce et un nombre différent de paires d'une autre espèce; ou bien, s'il est à court, il peut employer deux ou plusieurs espèces en calculant le pouvoir de chacune afin d'arriver à la dose exacte. Nous avons découvert également que chacune des quatre espèces possède son propre nom spécifique.

Il était intéressant d'observer les réactions individuelles de nos amis indiens à l'égard des champignons placés sur une table devant nous. Victor les portait à son nez, les flairait et nous disait combien de « gaz » les spécimens contenaient. Aurelio nous assurait que les petits exemplaires avaient un taux plus élevé — *tenían mas grados* — que les grands. Il nous

disait combien de paires on mangeait de chaque espèce et le maximum avec lequel un homme robuste pouvait se mesurer. Nos compagnons nous ont indiqué les noms spécifiques en mazatèque pour chaque espèce et d'après la variété de ceux-ci il était clair que ces noms étaient des subterfuges euphémiques, et, plutôt que des noms, des métaphores exprimant le respect et l'affection.

A chaque occasion nous demandions à nos amis indiens de nous expliquer le pouvoir mystérieux des champignons. L'un nous dit : « Notre Seigneur traversait le pays et là où il crachait un champignon croissait. » Nous pensons que cracher est un euphémisme pour « répandre de la semence ». Une femme nous a dit que *'nti*^{1} *ši*^{3}*tho*^{3} signifiait « jailli du sang du Christ que Marie n'a pas pu recueillir ». (Ceci nous rappelle les remarques de Miss Pike.) Elle ajouta que *'nti*^{1} *ni*^{4}*se*$^{3\text{-}4}$, le plus petit des champignons, apparaît là où le Christ trébuchait sous le fardeau de la croix.

Nous avons trouvé alors que quatre espèces de champignons étaient considérées comme sacrées à Huautla et elles ont été un peu plus tard identifiées et décrites par le professeur Roger Heim à qui nous avions transmis tous nos matériaux :

1. **Psilocybe mexicana** Heim. C'est un champignon de petite taille, de coloration foncée, croissant isolément dans des champs de maïs ou dans des pâturages. Il est extrêmement estimé et le curandero en absorbe 15 ou 20 paires. Les Mazatèques de Huautla, lorsqu'ils parlent espagnol, les appellent *angelitos*, petit anges. En langue mazatèque on les nomme spécifiquement *'nti*^{1} *ni*^{4}*se*$^{3\ 4}$ dont le dernier élément signifie « oiseau » (v. Pl. XIII).

2. **Stropharia cubensis** Earle. C'est un beau champignon avec un chapeau blanc crème, qui croît sur le fumier, en particulier sur les bouses de vache. Pour les Mazatèques, c'est le moins estimé des champignons sacrés. En espagnol, les Mazatèques l'appellent *honguillo de San Isidro Labrador*, le petit champignon de Saint Isidore le laboureur. Concepción, qui ne sait pas l'espagnol, l'appelle « le champignon sacré du fumier de taureau », *'nti*^{1} *ši*^{3}*tho*^{3} *y'e*^{4}*le*^{4} *nta*^{4} *ha*^{4}. Elle ajoute qu'étant donné que ceux-ci poussent sur le fumier et que la première espèce croît autour de ce substratum et non dessus, les Mazatèques disent que ces deux espèces parlent l'une à l'autre (v. Pl. XIX et XX).

Pourquoi « el honguillo de San Isidro labrador » ? On sait que Saint Isidore a repris les attributs et le rôle de Tlaloc, le dieu païen des eaux, et, surtout à la lumière de nos découvertes archéologiques, il eût été tentant de trouver une explication du nom dans la religion indigène. Mais avons-nous besoin d'aller chercher si loin ? Le *Stropharia cubensis* croît dans les déjections, spécialement dans la bouse des bovins. Le saint patron de Madrid, dont la popularité s'est étendue à toute la péninsule ibérique et l'Amérique latine, est toujours associé, dans les représentations iconographiques, à un attelage de bœufs brillamment équipés. Aujourd'hui, les Indiens de Huautla rattachent ces champignons aux excréments des bœufs de Saint Isidore. N'oublions pas que, de tous les champignons utilisés à des fins divinatoires par les Indiens du Mexique, celui-ci ne doit avoir revêtu d'importance qu'après la Conquête, si même il avait jamais existé au Mexique. Il n'y avait pas de bovins dans le pays avant l'arrivée des Espagnols ; il n'y avait pas d'animal domestique autre que le chien. Nous avons trouvé « le petit champignon de Saint Isidore le Laboureur », le champignon lui-même et le nom, seulement dans la Sierra Mazateca. Linguistiquement, il serait intéressant de savoir si le nom n'est usité que là, ou si son emploi est plus général. Les Mazatèques furent-ils

les seuls Indiens à découvrir la vertu particulière du champignon et à l'exploiter? Il le semblerait à la lumière de la découverte qu'a faite du même champignon, au Cambodge et en Thaïlande où il n'est pas utilisé, le professeur HEIM, en 1957.

3. **Psilocybe caerulescens** MURRILL var. *Mazatecorum* HEIM. Cette espèce croît en abondance dans la bagasse des moulins à cannes, isolément et en grands amas. Son nom en mazatèque est *'nti*[1] *ki*[3]*šo*[1], le champignon des éboulis (v. Pl. XV).

Notre *curandera* María SABINA explique ainsi le nom *ki*[3]*šo*[1], « éboulement » : « Aujourd'hui, on trouve surtout ce champignon sur les résidus de canne à sucre. Avant qu'il n'y ait eu de canne à sucre ici, on le cherchait aux endroits où la terre s'était éboulée. » Il y a deux sortes de champignons nommés *ni*[4]*se*[3-4], les hallucinogènes *'nti*[1] *si*[3]*tho*[3] *ni*[4]*se*[3-4], et le *thaı̨*[3] *ni*[4]*se*[3-4], ce dernier (1) appartenant à cette autre catégorie connue sous le nom de *thaı̨*[3], les champignons autres que les champignons sacrés. La seconde sorte de *ni*[4]*se*[3-4] est le *Schizophyllum commune*, qu'à la saison on vend en grandes quantités sur les marchés comme assaisonnement pour les soupes. Ces deux variétés de champignons, l'une sacrée et l'autre simplement comestible, sont petites, comparées aux autres espèces et, selon les Indiens, leur petitesse est à l'origine de leur nom (2).

4. **Conocybe siligineoides** HEIM. Cette espèce a disparu du voisinage de Huautla par suite de la progression de la déforestation actuelle. Il croît sur le bois mort d'un arbre appelé en mazatèque *ya*[1]*'nte*[2]. Nos amis indiens nous ont apporté cinq spécimens du voisinage de San José Tenango, localité située à 6 heures de Huautla (v. Pl. XX, fig. 1,2).

Au fur et à mesure que les jours passaient nous étions de plus en plus désappointés de ne pouvoir récolter les champignons sacrés en abondance. La fin précoce des pluies les avait rendus rares. J'avais diminué la précieuse provision en mangeant trois petits et un gros spécimens : ils avaient un goût amer et ce nombre n'était pas suffisant pour provoquer des symptômes psychiques.

Nous avons été encore plus désappointés par notre incapacité à rencontrer l'un des shamanes et à l'engager à accomplir le rite pour nous.

Pour justifier le ministère d'un curandero, le suppliant doit présenter une question spécifique sur laquelle il a besoin de l'avis du champignon sacré. Notre problème du moment était déterminé par notre anxiété à l'égard de notre fils Pierre, âgé de 18 ans, qui travaillait dans une entreprise industrielle aux environs de Boston et dont nous étions sans nouvelles depuis notre départ. Telle fut la raison plausible à évoquer. Mais les exigences de notre

---

(1) Les cédilles renversées dans le mot *thaı̨*[3] correspondent à un procédé des linguistes pour indiquer que les voyelles sont nasalisées.

(2) La communication du docteur Rolf SINGER sur le vocabulaire mazatèque relatif aux champignons (*Mycologia*, vol. L, nº 2, mars-avril 1958, pp. 250-1) est faussée par sa méprise initiale sur la signification de *'nti*[1] *si*[3]*tho*[3]. Il pense que c'est le terme général pour désigner le champignon. Or, dans l'esprit des Mazatèques, la dichotomie entre *'nti*[1] *si*[3]*tho*[3], les champignons sacrés, et *thai*[3], tous les autres, est fondamentale. Le docteur SINGER a négligé ce qui avait été publié antérieurement sur le vocabulaire fongique mazatèque, et, dans son unique et hâtive visite à Huautla, il n'a pas réussi à s'orienter convenablement. Il admet une explication pour le *ni*[4]*se*[3-4] sacré : « il vous fait chanter joyeusement comme un oiseau » — ce qui, nous sommes enclin à le penser, est l'expression rationnelle d'un Indien exceptionnellement intelligent et évolué. Les mots employés par le docteur SINGER pour les divers champignons coïncident avec les nôtres, précédemment publiés, mais pour les écrire, il a utilisé deux systèmes d'orthographe imaginés pour faciliter l'enseignement d'un auditoire indigène. Suivant le conseil de Miss Eunice V. PIKE, nous avons choisi une méthode de transcription pouvant convenir aux profanes cultivés d'Europe et d'Amérique.

itinéraire allaient nous contraindre à quitter Huautla au plus tard le dimanche 16 courant. Le samedi arrivait déjà et nous n'avions pas encore réussi à engager un curandero. A ce moment Don Roberto eut une excellente idée : était-il possible qu'Aurelio, notre ami indien borgne, soit un *ço*^{4}*ta*^{4} *çi*^{4}*ne*^{4}? Don Roberto avait à peine parlé de cette conjoncture qu'Aurelio arrivait, sa sarape sur l'épaule, approchant discrètement de nous avec sa démarche tranquille et mesurée. Nous lui étions reconnaissants de tout ce qu'il avait fait pour nous, mais, maintenant, il s'agissait de le mettre à l'épreuve. Don Roberto lui demanda : « Dites-nous, Aurelio, vos expériences sont-elles toujours couronnées de succès? » Il répondit : « Oui, toujours. » « Alors, voulez-vous nous aider cette nuit? » Aurelio hésita. Il avait besoin de réfléchir. Il s'en alla et consulta Herlinda qui nous a plus tard expliqué que l'état de la mère d'Aurelio était la raison qui le retenait; mais qu'elle l'avait informé que nous venions de loin, que nous avions besoin du secret de ses gens et qu'il devrait nous aider. Il revint vers nous et nous pria de nous tenir prêts à 9 heures du soir. Puis il nous expliqua que les divers curanderos ont des façons différentes d'accomplir les rites. Certains récitent, chantent, poussent même des cris. Sa propre manière, disait-il, était simple : il restait toujours calme et n'élevait jamais la voix. Mais le champignon ne parle qu'en mazatèque; aussi voulait-il avoir auprès de lui son fils Demetrio qui interpréterait pour nous les mots que prononcera le champignon.

A 9 heures ce soir-là, Aurelio vint nous chercher au moment où les derniers rayons du jour se dissipaient. Il nous conduisit par un raccourci à travers un carré de maïs, la *milpa*, jusqu'à ses maisons où nous entrâmes. Nous eûmes à passer des heures dans la chambrette de 4 mètres carrés environ, dans laquelle nous nous retrouvâmes. Devant nous il y avait une tablette formant une sorte de dessus de cheminée ou d'autel. A droite, un bois de lit grossièrement équarri sous lequel deux petits enfants dormaient sur une natte. Nous étions quatre de notre côté, puis il y avait Aurelio et son grand fils Demetrio (fig. 3,1), et la jeune et jolie femme de Demetrio, Clara, qui était couchée tout habillée sur le plancher, drapée

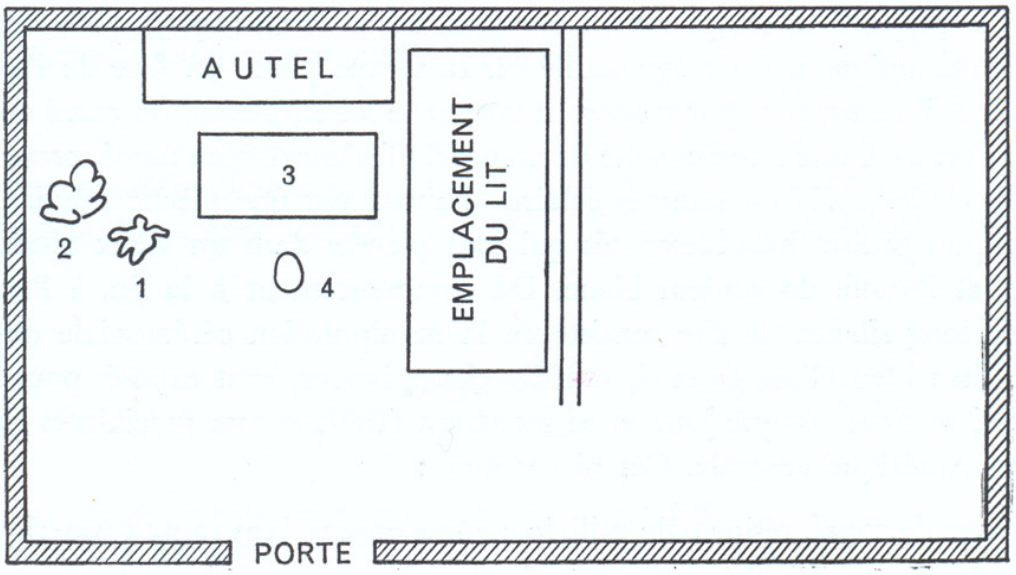


Fig. 3

dans sa sarape et qui semblait s'assoupir (fig. 3,2). Auprès d'elle son bébé. Quoique Clara parût sommeiller, quand son mari, Demetrio, hésitait en traduisant les mots que livrait le champignon, elle avait une heureuse façon de placer les termes espagnols qu'il cherchait.

Ainsi, nous étions huit. Pendant toute cette longue cérémonie le seul éclairage à l'intérieur de la pièce provenait de chandelles ou d'une mèche à huile, et pendant plus d'une heure nous sommes restés assis dans une complète obscurité, dans un total silence. L'air devenait vicié, car les Indiens, grands consommateurs de haricots, n'ont pas de retenue.

Avec l'autorisation d'Aurelio, Don Roberto et moi prenions des notes. Les étapes successives semblaient interminables tant elles étaient lentes, mais chacune était exécutée avec des soins attentifs dans les détails. En décrivant le rite aussi exactement que possible, nous susciterons des analogies avec d'autres pratiques religieuses. Mais est-il nécessaire d'avertir le lecteur que ces rapports sont superficiels, que leur similitude est accidentelle? Un rite donné est marqué d'une façon significative par les mythes, la théologie, la croyance, les réponses émotives, toute la cosmologie particulière à la culture qui l'a développé. Le rite du champignon sacré doit être interprété sur l'arrière-plan de toutes les croyances religieuses et les pratiques des Indiens de l'Amérique centrale. Bien que nous ne puissions entrer dans les associations subjectives évoquées par le rite chez les adeptes des Mazatèques, il a été aisé pour nous de percevoir le mystère qui enveloppe chaque étape successive de la cérémonie. Pour nous, ethno-mycologues, c'était un événement émouvant de voir notre curandero mazatèque élever respectueusement le champignon, paire après paire, le premier spécimen d'abord et l'autre ensuite, mastiquant longuement, commençant par le chapeau et puis la plus grande partie du stipe, chaque bouchée du champignon frais et cru, enfin l'avalant. Il consomme, de chaque paire, d'abord un champignon et après le second, tenant l'un et l'autre dans chaque main exactement comme le dessinateur représente l'acte dans le manuscrit de Magliabecchiano. Ce que nous avons vu était compatible avec ce qu'on sait du rite tel que nous l'ont décrit Motolinía et Jacinto de la Serna. Ces observations confirment, dans tout l'essentiel, la relation donnée par Jean Bassett Johnson de la cérémonie à laquelle lui et les siens ont assisté dans la nuit du 16 juillet 1938, 15 ans plus un mois avant notre propre expérience.

Bien que la pièce renferme une sorte d'autel, le rite entier a lieu sur le plancher avec Aurelio assis la plupart du temps sur un escabeau bas et étroit (fig. 3,4). Plus tard, lorsqu'il consomme le champignon, il est agenouillé sur sa sarape pliée. En face de l'autel et légèrement à droite, il commence par placer un sac sur le sol et, dessus, un carré de satin jaune ordinaire; sur celui-ci, une autre couche de matériel plus lourd, bleu foncé, provenant probablement d'un châle (1). Nous sommes éclairés d'abord par une mèche à huile. Quelqu'un apporte quelques braises incandescentes qui sont placées dans un vieux tesson sur le sol, entre l'autel et l'étoffe de couleur bleue. Du commencement à la fin, à l'exception des paroles et du long silence, le rite consiste en la manipulation cérémoniale des accessoires étalés sur le tissu bleu. Tous ceux-ci, sauf les champignons, sont exposés pour la vente sur le marché qui se tient chaque jour et se montrent familiers aux spécialistes des pratiques religieuses en Amérique centrale. Ces pièces sont :

1, des morceaux de copal, résine pâle utilisée comme encens dans toute l'Amérique centrale;

2, une poignée d'amandes de cacao;

3, une poignée de grains de maïs (le nombre précis dans notre cas est de 53);

(1) L'un des curanderos à San Andrés nous a dit, par Victor, que nous pourrions, en plus des autres accessoires, fournir un poulet. Ceci suggère la possibilité que certains curanderos sacrifient une volaille pendant le rite du champignon.

4, un tas de *pisiete* — tabac vert moulu;
5, quatre œufs de poule;
6, deux œufs mouchetés de *guajolote* (dinde du Mexique);
7, deux plumes de couleurs vives du *guacamaya* (sorte de perroquet);
8, six rouleaux d'écorce appelée *amate*; également quelques chandelles de cire vierge.

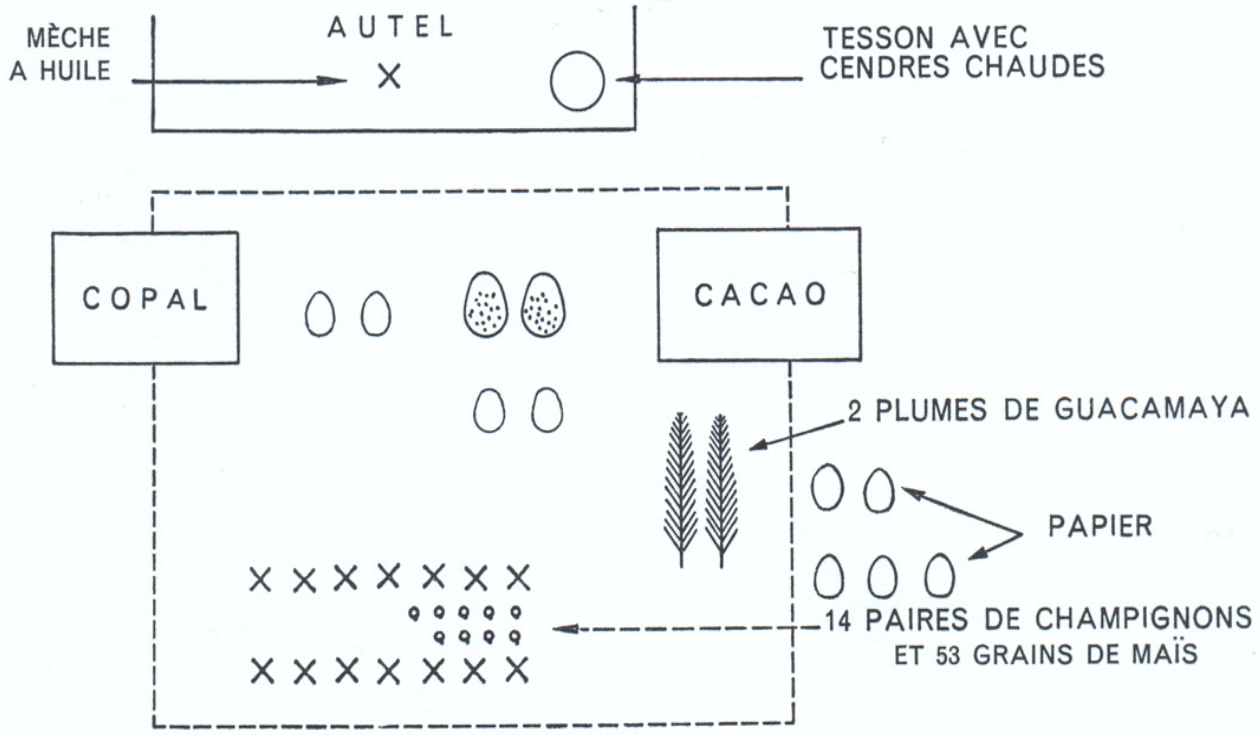


Fig. 4

Cet ensemble auquel s'ajoutent 14 paires de champignons constitue donc les accessoires et sont placés au début sur l'étoffe bleue. Aurelio prend beaucoup de temps pour disposer le tout. Il compte les champignons et les amandes de cacao et place ensuite 5 amandes près de chaque œuf de poule et près de chacun des deux œufs de dinde. Il divise approximativement les grains de maïs par moitié; il ramasse les éléments de celle-ci qu'il secoue de main en main, les jette sur le tissu, les contemple, fait de même avec l'autre moitié, en sépare deux grains qu'il dit être les enfants Wasson. Il demande si nous sommes d'accord avec ce qui se passe et nous répondons affirmativement. Il jette encore les grains, puis une troisième fois; parlant de Pierre, Aurelio dit : « Mais qui sait où il est? ». L'heure marque maintenant 10 h 15.

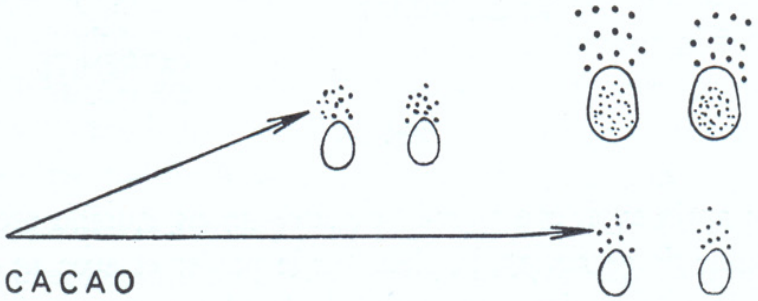


Fig. 5

Aurelio s'agenouille sur sa sarape pliée, se signe, invoque la Trinité et quelques saints, prend une paire de champignons, les tient rapidement au-dessus du copal incandescent et commence à les mastiquer. Maintenant une seule chandelle est allumée en plus de la lumière

des braises. Après avoir mâché pendant quelque temps, il avale, et fait de même avec le reste des champignons, paire par paire, jusqu'à ce qu'ils soient totalement consommés. Il finit de manger à 10 h 30. Il a absorbé 14 paires d'une espèce nouvelle pour la science, *Psilocybe mexicana* (nous le saurons plus tard par l'étude de Roger HEIM) et 3 paires du *Stropharia cubensis* (cette espèce que notre ami français retrouvera en Asie). Il bande sa tête dans un fichu. D'un bout à l'autre de la nuit, les paroles sont prononcées par Aurelio sur le ton de la conversation, en mazatèque pour la plupart; vers la fin, en espagnol. Ma femme, étant médecin, est arrivée à Huautla équipée pour examiner le curandero pendant la cérémonie avec stéthoscope, thermomètre, jauge de pression du sang et ophtalmoscope. Maintenant que le moment est venu, il semble à peine sage, pour beaucoup de raisons dont chacune est suffisante, de jeter ces instruments étrangers et exotiques dans l'action. On perçoit la respiration pénible d'Aurelio et son œil unique disparaît pour de longs moments derrière sa paupière close. Tout son maintien exprime la concentration d'un effort mental. Du commencement à la fin il ne manifeste aucun symptôme clair d'exaltation ou d'ébriété; mais nous ne nions pas les effets psychiques : pour nous, ce problème a été résolu lors des expériences postérieures.

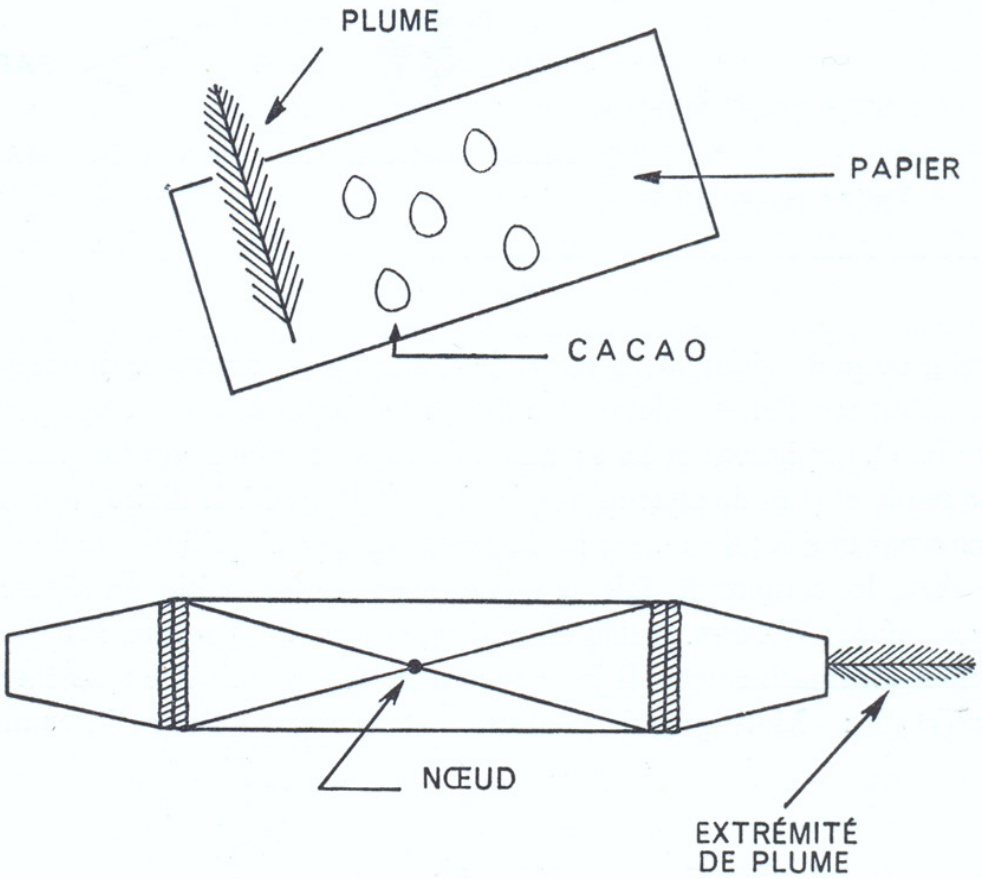


Fig. 6-7

Immédiatement après avoir consommé les champignons, Aurelio prend l'*amate*, arrache une partie d'une plume de *guacamaya*, la place sur le papier et avec 13 amandes de cacao l'enveloppe, serrée, dans le papier, l'extrémité de la plume sortant de l'emballage. Il en fait un petit paquet bien net qu'il lie avec un fil de coton et le place à côté de l'un des œufs de dinde. Il répète cette opération avec un deuxième paquet et un deuxième œuf de dinde. Il remet les œufs où ils étaient avec les deux paquets entre eux. Alors Aurelio fait quatre paquets plus petits, coupe de petits rectangles d'amate, enveloppant dans chacun

une partie de plume et cinq amandes de cacao. Nous supposons que les champignons enivrants produisent les effets désirés pendant qu'Aurelio s'occupe lui-même de ces devoirs.

Aurelio enroule ses manches, prend le tabac vert finement moulu, en frotte ses avant-bras, son estomac à découvert, le sommet de sa tête et sa nuque. Il prend des allumettes et les place à côté des œufs, des grains de maïs, et les jette de la main droite. Il fait une pause, comme absorbé dans ses pensées, et on l'entend respirer profondément. Il se lève, s'assied sur l'escabeau, s'enveloppe dans sa sarape. Il demande où est Pierre et je réponds que Pierre est à Boston. Il est maintenant 11 h 5.

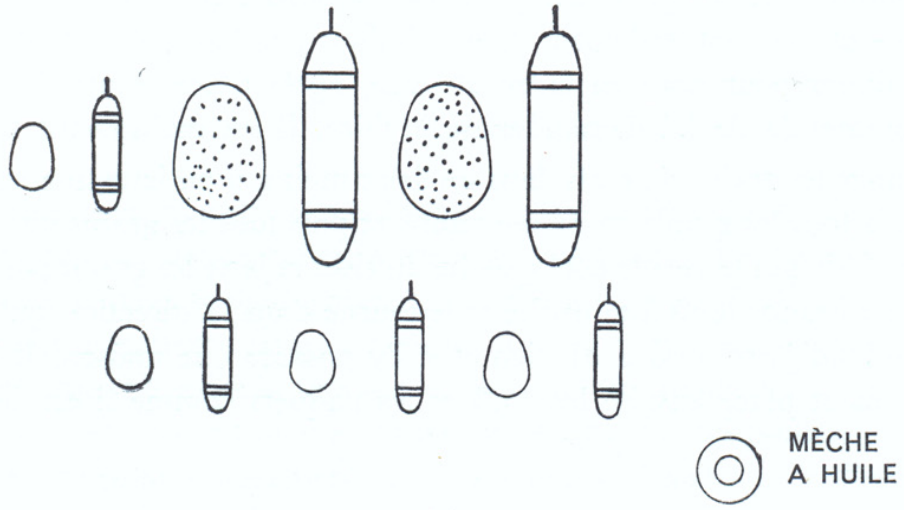


Fig. 8

Aurelio se lève et se dirige vers le coin sombre près de la porte où il s'assied sur une chaise. La dernière chandelle de cire s'éteint et nous restons dans l'obscurité complète; nous y demeurerons jusqu'à 1 h 5 du matin. C'est alors qu'un orage effrayant éclate avec pluie, éclairs, tonnerre qui s'abattent sur Huautla. Aurelio crache dans ses mains et les frotte l'une contre l'autre. Il demande où nous avons laissé Pierre, dans quelle maison. Nous le lui disons.

Mais brusquement un coup de feu est tiré dans la nuit. Demetrio crie : « *Homicidio!* » Une course de pieds nus dans le sentier, près de la maison. On cogne bruyamment à une porte, non loin de là. Trois coups de feu encore, mais pas une seule voix humaine.

A travers l'orage et la fusillade, Aurelio poursuit imperturbablement le rite.

Enveloppé dans sa sarape, il est assis sur une chaise, plongé dans ses pensées. Il nous pose une série de questions simples au sujet de Pierre, qu'il distingue difficilement parce qu'il est loin, dans une grande et étrange cité. Finalement, il nous assure que Pierre est en vie, mais « qu'on cherche à l'atteindre pour l'envoyer à la guerre ». Il est possible qu'on n'y parvienne pas, mais c'est malaisé à dire. L'Allemagne entre dans le propos.

Puis Aurelio déclare que Pierre est à New York, non à Boston; qu'il a des tracas, auxquels il peut à peine tenir tête, mais qu'il va bien, que ses pensées sont avec nous au point qu'il pleure, qu'il n'est pas habitué à des difficultés comme celles où il se trouve et qu'il ne sait pas comment nous en prévenir. Puis Aurelio nous autorise soudain à fumer et la chambre est alors éclairée faiblement par deux cigares.

A 1 h 5 Aurelio allume les quatre chandelles et contemple les flammes. Il donne à Don Roberto et à moi-même un morceau de copal, il attise les braises. Il nous prie de jeter

notre copal sur elles et, à voix basse, murmure une incantation, puis nous demande si nous croyons en un vrai Dieu, ce que nous affirmons. Il prend alors les quatre chandelles dans ses deux mains, propose à Demetrio de les tenir, en déclarant alors que rien de mauvais n'est arrivé à Pierre. Puis il demande combien sont présents : « (Quatre seulement ?) » et si une heure du matin est passée; lorsque nous disons « oui », il prononce : « *ya es buena hora* » — maintenant une bonne heure est venue. Il me demande ensuite si je croyais à tout ce qui se passait ici. Surpris, je commence par répondre faiblement que je pensais croire, sur quoi Don Roberto, expérimenté, déclare d'une voix profonde, vibrante, forte : « *Creemos* ». Aurelio répète alors, d'une voix sûre, qu'il n'y a rien d'inquiétant à l'égard de Pierre, que tout va bien. Il nous dit un peu plus tard que nous assistions à quelque chose de très périlleux — *muy delicado* — et que naturellement nous n'étions pas habitués à tout ceci. Il ajouta qu'il pourra continuer pour nous en notre absence, après notre départ de Huautla et, de fait, il nous recommanda de lui demander de le faire. Il est maintenant 1 h 30.

Aurelio mélange les grains de maïs dans ses deux mains, il en jette une moitié et ensuite l'autre moitié, puis tous les grains en même temps et puis tous les grains une deuxième fois. Il pose un des œufs de poule vers le côté gauche du tissu et jette les grains pour la cinquième fois. Il place un des grands œufs à sa droite et le tourne dans la direction qu'il dit être l'est. Il me demande quand j'arriverai à Mexico et si j'y possède une maison. Il jette les grains pour la sixième fois et place ensuite les œufs et les paquets comme il est indiqué dans la figure 9.

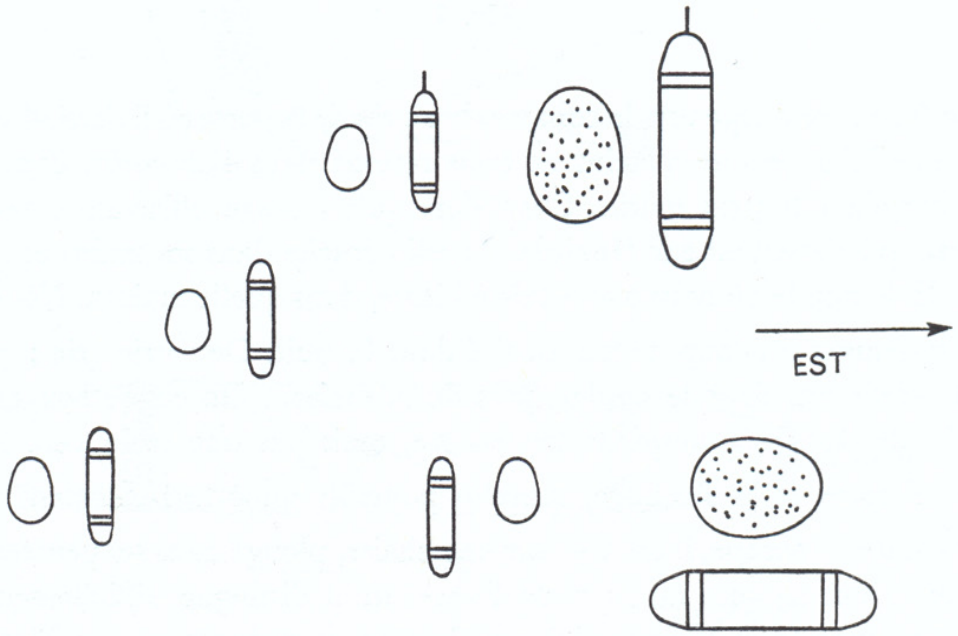


Fig. 9

Il déclare alors qu'un de mes parents doit tomber sérieusement malade dans le courant de l'année et il me fixe gravement de son œil unique. Il est maintenant 1 h 45.

Demetrio remplit le tesson de copal. Aurelio quitte la chambre pendant un moment en emportant quelque *pisiete*. Il revient et jette de nouveau les grains. L'un des grains reste debout sur son extrémité. Aurelio concentre son attention sur ce grain en disant que c'est notre fils. Il répète alors qu'un de mes parents doit tomber malade dans le courant de l'année. Puis il me demande si je peux emporter chez moi le paquet n° 1 et le garder pendant

13 jours avec l'œuf correspondant. Le 14e jour je pourrai les jeter dans l'eau ou les enterrer. Aurelio prend un œuf de dinde, puis applique à l'extrémité ronde un petit morceau de copal chaud et mou qui adhère bien à la coquille de l'œuf. Il fait de même avec chaque œuf de poule et finalement avec l'autre œuf de dinde (fig. 10). Il place les œufs et les paquets comme le montre la figure 11, en changeant immédiatement de place trois des petits paquets ainsi que l'indiquent les flèches. Il est maintenant 2 h 10.

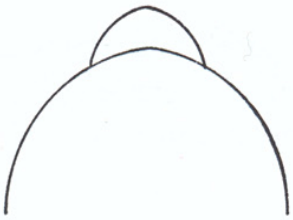


Fig. 10

Aurelio dresse dans un autre tesson les quatre chandelles et il me demande de m'asseoir sur la chaise et de relever mes manches. Aurelio passe le tesson contenant les cendres au-dessus de ma tête avec deux œufs et deux paquets, en priant, et il me donne les deux paquets et les deux œufs pour que je les tienne dans mes mains. Il passe le tesson sous mes mains, et Demetrio attise les cendres. Aurelio élève le tesson avec le copal au-dessus de ma tête, puis au-dessus du sol, au-dessus de sa tête et sous ses mains, répétant tout ceci plusieurs fois, me délivrant des œufs et des paquets, mais seulement pour me passer une autre paire d'œufs et de paquets; il me demande le nom de ma fille et répète les diverses passes qu'il fait toujours dans le sens inverse de la marche des aiguilles d'une montre. Puis Aurelio vide le papier contenant les souches de champignons dans le feu du tesson. Il me donne ce petit sac de papier ainsi qu'un

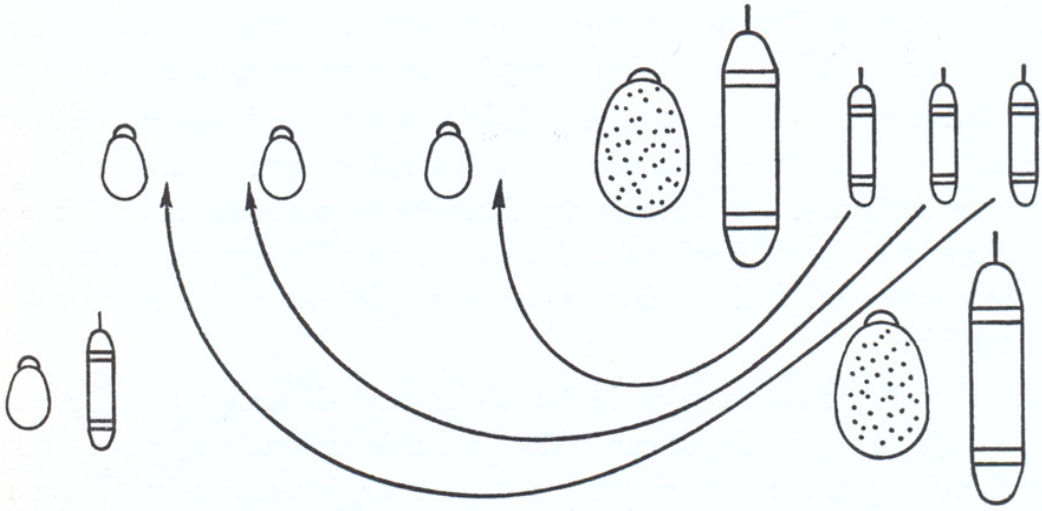


Fig. 11

autre, les deux renfermant maintenant quelques *pisiete*; il dit qu'ils contiennent quelque chose de bon de saint Pierre et de saint Paul. A ce moment de la nuit, Aurelio parle espagnol ou mazatèque, passant d'une langue à l'autre sans raison apparente, et il s'adresse à moi avec le *tu* familier au lieu du *usted* régulier. Il est maintenant 2 h 25.

Aurelio me donne alors quelques instructions spécifiques. L'œuf de dinde avec le copal à son extrémité ronde est pour moi, et de même un œuf de poule pour ma femme, chacun avec son paquet respectif. Le tout doit être conservé pendant 13 jours; après quoi les œufs

seront enterrés avec l'extrémité pointue en bas, le paquet correspondant l'étant tout à côté, perpendiculairement, soigneusement, du côté oriental de l'œuf correspondant. Pendant la phase finale du rite, Aurelio a fait observer que le *pisiete* est excellent contre les troubles stomachiques et qu'on peut en manger un peu. Il a introduit lui-même quelque chose dans sa bouche, entre dents et joues, du *pisiete* vraisemblablement.

A 2 h 30, la séance tire à sa fin et Don Roberto quitte la maison pour nous reconduire dans la nôtre.

Le lendemain matin avant 7 heures nous étions tous en selle et en route. Aurelio et Herlinda nous saluaient d'un « Dieu vous garde ». Nous avons récompensé Aurelio de sa longue veillée avec nous en lui donnant 120 pesos, soit environ $ 15, plus quelques pesos pour les frais d'accessoires.

En quittant la région mazatèque nous avons passé la première nuit dans le village de Bernardino, logés chez la propriétaire du magasin d'approvisionnement général, Doña Toribia Cid de Mendes. C'est le village qui, haut perché sur les montagnes, regarde loin dans la plaine qui s'étend en bas à l'ouest du pays mazatèque. Pendant que nous dégustions notre café et du *mescal*, Doña Toribia, Mazatèque de Mazatlán, nous raconta des histoires sur les Mazatèques, ne tarit pas au sujet des champignons miraculeux; très tard dans la nuit elle nous parla des miracles dus aux champignons dans ces montagnes à l'est, où croissent les petits champignons qui semblent les ensorceler.

Nous aurions voulu terminer ici notre histoire de Huautla; mais la loyauté nous contraint d'ajouter quelques lignes. Notre attitude à l'égard de la séance de divination, et en particulier des paroles prophétiques qui l'occupèrent, avait été d'aimable condescendance. Nous nous disions qu'il était cruel de notre part de demander à Aurelio, enfermé dans son monde indien illettré, d'entrer avec compréhension dans les problèmes de la famille Wasson, de New York. Ses pouvoirs divinatoires, mis à une pareille épreuve, nous ont semblé sur le moment piteusement faibles, mais, bien entendu, nous avons noté tout ce qu'il a dit.

Nous sommes revenus chez nous dans la deuxième semaine de septembre. Dans la cuisine de notre appartement de New York, nous avons trouvé les restes d'une soirée que Pierre y avait passée avec ses amis. Les factures des fournisseurs portaient la date : week-end du 15-16 août. Pierre a aisément confirmé le fait quand nous l'avons vu. En riant, nous avons considéré cela comme un indice palpable des champignons sacrés et nous n'avons plus pensé à cette affaire.

La prédiction d'Aurelio au sujet de l'armée nous avait semblé invraisemblable. Après tout, Pierre, à l'âge de 17 ans, s'était enrôlé dans la garde nationale et, grâce à cela, il n'avait pas été mobilisé. Or, peu après notre retour à New York, je partis pour l'Europe en voyage d'affaires et, tard dans la matinée du 3 octobre, j'arrivais à Genève. Là, un télégramme de la maison m'attendait avec une nouvelle sensationnelle : Pierre venait de faire connaître sa détermination arrêtée de s'enrôler dans l'armée régulière pour trois ans. Il était parvenu à cette décision après une crise prolongée impliquant une fille, et nous apprenions maintenant que cette crise était brûlante pendant notre séjour au Mexique. On me priait d'envoyer immédiatement un câblogramme à Pierre, lui demandant de différer sa démarche irréfléchie. J'envoyai le message, mais avant qu'il n'atteigne Pierre, celui-ci avait signé son engagement. Ce n'est que plus tard, brusquement, que la déclaration d'Aurelio nous revint à la mémoire.

Quelques mois plus tard, après la période usuelle d'entraînement, l'armée envoyait Pierre en service, non pas au Japon, mais en Allemagne.

Il reste notre prédiction finale : la grave maladie qui devait atteindre un membre de la famille dans l'année. (Chez les Mazatèques la famille embrasse toute la parenté.) Ceci semblait improbable, car nos familles sont extraordinairement limitées. Or, en janvier 1954, un de mes cousins germains, dans sa 40e année et plein de vitalité, a succombé subitement à une crise cardiaque.

Ainsi qu'il est de notre devoir, nous enregistrons, sans plus de commentaires, ces étranges prolongements de notre première visite à Huautla.

2. LES AGAPES DE CHAMPIGNONS A HUAUTLA DE JIMÉNEZ

(Pl. I à VII)

Avec la conclusion de cette première partie, nous pensions avoir terminé notre étude sur les champignons sacrés. Mais, en 1955, nous retournâmes au Mexique pour compléter nos informations et, finalement, réussissant à vaincre la réserve indigène, je pénétrai beaucoup plus profondément les secrets de leur culte archaïque, consommant moi-même les champignons en participant à une agape commune. J'ai pu ainsi expérimenter subjectivement, pour la première fois, ce que nous avions été en état de décrire simplement comme témoins, soit directs, soit de seconde main. Quelques jours plus tard, ma femme et ma fille absorbaient à leur tour les champignons, et, en 1956, notre ami Roger Heim nous rejoignait et prenait part à de telles expériences.

Ce nouveau chapitre débutait dans des circonstances décourageantes. Don Roberto était dans l'impossibilité de nous accompagner, et ses conseils nous manquèrent. Doña Cleofas était morte, Concepción refusait d'agir elle-même pour nous, le Père Alfonso Aragón était absent, et Aurelio souffrant. Je me trouvais isolé en pays mazatèque puisque Allan Richardson ne parlait pas un mot d'espagnol, et nous disposions de peu de temps.

J'allai à l'Hôtel de Ville, le *municipio*, et là je rencontrai le fonctionnaire de service, le *síndico*, assis seul à une grande table dans une pièce du haut. C'était un jeune et aimable Indien, de 35 ans environ, qui savait bien l'espagnol. Il s'appelait Cayetano Garcia. Je lui demandai sérieusement et à voix basse si je pouvais lui parler confidentiellement. Tout de suite intéressé, il m'encouragea. « Voulez-vous », poursuivai-je, « m'aider à apprendre les secrets du champignon sacré », et j'employai le mot mazatèque, *'nti*^{1} *ǰi*^{3}*tho*^{3}, en le prononçant correctement, avec la pause glottique et la différenciation tonale des syllabes. Revenant de sa surprise, Cayetano me dit avec chaleur que rien n'était plus facile, et me pria de passer chez lui, à l'extrémité du village, au moment de la sieste.

Nous nous rendîmes donc, Allan et moi, chez Cayetano et sa femme Guadalupe à l'heure convenue.

Leur maison à deux étages, avec toit de chaume et murs de brique, ouvre directement sur la voie principale qui longe le flanc d'une montagne. De la route, on y pénètre par le haut; puis, par une étroite trappe placée dans un coin, on descend un escalier raide en spirale

jusqu'à l'étage inférieur où ont eu lieu les événements que nous allons relater. Cette partie basse s'appuie d'un côté contre la montagne et, de l'autre, donne par une porte sur une terrasse de 2 mètres environ tombant à pic sur le ravin à quelque 100 mètres plus bas. A travers et derrière la vallée, la Sierra Mazateca étend sa masse verdoyante à perte de vue. Sur la terrasse, à l'une des extrémités de la maison, une annexe de bois léger, couverte de chaume sert de cuisine. L'intérieur est divisé en deux pièces par une paroi de briques blanchie à la chaux. Il n'y a de fenêtre, ni dans l'une ni dans l'autre de ces pièces, mais, au-dessus de la porte, une ouverture laisse entrer un peu de lumière. Cette demeure était bien à l'abri de l'animation du village et, doublement la nuit, lorsque les Mazatèques s'abstiennent de bouger hors de chez eux. Le cercle de famille était grand : les petits enfants de nos hôtes se montraient nombreux, de même que les frères de Cayetano et autres parents. Poulets et dindons couraient en liberté sur le sol. Une poule qui couvait ses œufs sur une table encombrée était le témoin silencieux de tout ce qui se passait.

Nous n'avions pas plutôt atteint sa maison que Cayetano et son frère Genaro nous firent descendre de la montagne dans le ravin, au bord du cours d'eau. En parvenant au bas nous longeâmes un champ planté de cannes à sucre, puis arrivâmes à l'emplacement où il est d'usage de moudre celles-ci, espace plat de la dimension d'une aire de battage, couverte de bagasse pourrissante, ainsi que l'on appelle le rebut du moulin. Là, dans la bagasse, comme Cayetano nous l'avait promis, nous fîmes une immense récolte de champignons, de l'espèce sacrée connue de nos amis mazatèques comme *ki³šo¹*, « éboulements ». Nous les avons photographiés à cœur joie, puis rassemblés dans une boîte de carton : les champignons sacrés doivent toujours être transportés dans un emballage clos et ne jamais être exposés à la vue des passants. Il y en avait une belle quantité, jeunes pour la plupart, tous parfaits dans leur saine humidité et leur parfum. Nous avons alors remonté la pente escarpée de la montagne avec notre charge jusqu'à la maison. On nous avait prévenus que si nous rencontrions un animal mort sur notre chemin, les champignons perdraient leur vertu — heureusement nous n'en avons pas vu. C'était la saison des pluies et dans la chaleur humide de cet après-midi ensoleillé la montée était longue et épuisante.

Nous étions à peine de retour que Cayetano nous envoya, avec son frère Emilio comme interprète, dans un pavillon à quelque distance où, nous dit-il, nous trouverions *una curandera de primera categoría*, « une curandera de premier ordre », nommée María Sabina. Nous devions lui demander si elle voulait nous aider cette nuit. Nous trouvâmes la Señora, comme nos hôtes l'appelaient toujours, se reposant sur une *petate* ou natte faite d'une certaine palme. Elle était seule avec sa fille debout auprès d'elle. Après avoir été introduits par Emilio, nous leur montrâmes nos champignons qui firent leur admiration. A notre question, sans aucune hésitation et en nous regardant fermement, la Señora acquiesça. Ni elle, ni sa fille, ne parlaient un mot d'espagnol. Nous ne savons pas si elles avaient été informées de notre visite.

María Sabina est dans la cinquantaine, grave dans ses manières et jusque dans son sourire, petite comme tous ceux de sa race, vêtue du *huipil* mazatèque. Sa fille est dans la trentaine et à tous égards elle suit les traces de sa mère, y compris sa vocation. La Señora elle-même est au sommet de son pouvoir et on comprend aisément pourquoi Guadalupe nous a dit, en parlant d'elle, qu'elle était *una Señora sin mancha*, « une dame sans tache », immaculée, qui ne s'est jamais déshonorée en utilisant son pouvoir à des fins mauvaises,

qu'elle seule avait permis à ses enfants de passer au travers de toutes les effroyables maladies qui s'abattent sur l'enfance au pays mazatèque. Après cette première conversation, nous devions connaître beaucoup de veillées nocturnes avec la Señora et sa fille, et nous pouvons certifier que c'est une femme d'une rare moralité et d'une haute spiritualité, se consacrant à sa vocation, une artiste dans la maîtrise des techniques de sa charge. C'est véritablement une présence.

Ce dernier mercredi de juin, après la tombée de la nuit, nous étions réunis dans la chambre la plus basse de la maison de Cayetano. En tout, il devait bien y avoir vingt-cinq personnes présentes, la plupart membres, âgés ou jeunes, de la famille de Cayetano. La Señora vint avec sa fille Virginia. Nous prîmes de nombreuses photographies d'elles pendant ces préliminaires. Mais la Señora demanda, par l'intermédiaire de Cayetano, que lorsque la puissance la saisirait — *cuando la fuerza le agarrara* — nous cessions ces prises de vues, ce que nous fîmes, bien entendu. On nous servit du chocolat à boire, quelque peu cérémonieusement, et soudain je me remémorai les paroles de SAHAGÚN selon quoi l'on buvait du chocolat avant d'absorber les champignons. Je réalisai alors ce que nous étions en train de faire : nous découvrions enfin que l'ancien rite de la communion survit encore et nous allions en être les témoins. Les champignons étaient posés dans leur boîte, considérés par chacun respectueusement mais sans solennité. Ils sont sacrés et non pas l'objet d'un vulgaire engouement comme c'est souvent le cas de l'alcool pour les hommes blancs.

Allan RICHARDSON et moi-même étions profondément impressionnés par le comportement de l'assemblée : nous étions reçus et les événements de la nuit se déroulaient dans une ambiance de simplicité bienveillante, mais sans aucune familiarité, rappelant les repas des premiers temps du christianisme. Cette atmosphère était contagieuse et nous étions heureux de leur rendre cette cordialité qu'ils nous témoignaient. On n'a jamais entendu dire qu'un homme blanc ait assisté à une séance comme celle que nous allons décrire ni, sauf un cas douteux (1), que des Blancs aient absorbé des champignons sacrés. Pour des raisons profondément enracinées dans le conflit culturel exacerbé entre Espagnols et Indiens, il est improbable qu'un tel événement ait jamais eu lieu. Les anciens écrivains espagnols avaient fait mention, par ouï-dire, de réunions d'Indiens où les champignons étaient servis à beaucoup d'entre eux, mais nous pensions, d'après nos visites antérieures au Mexique, que de telles observances étaient inconnues de nos jours. Nous allions apprendre qu'elles se poursuivent et qu'elles constituent même aujourd'hui une expérience essentielle dans la culture du peuple mazatèque. Le seul changement est que les réunions ont lieu maintenant à huis clos.

Cayetano nous dit, au début de la soirée, que personne, pour quelque motif que ce soit, ne devrait quitter la maison avant l'aurore et, pour satisfaire aux nécessités de la nature, il nous montra les précautions rudimentaires qui avaient été prises dans un coin de l'autre chambre. Le mépris des Espagnols à l'égard des rites indigènes et leur condamnation par l'Église comme hérésies idolâtres n'ont pas tué ces assemblées, mais les ont contraintes à se cacher (2). Nos hôtes voyaient avec plaisir notre intense et sympathique intérêt pour tout

(1) *Vide supra* la citation (17), p. 31, le cas de Gonzalo PÉREZ en 1630. Mais peut-être était-il Indien ou de descendance indienne, bien que chrétien.

(2) Le Dr Harold Alexander ABRAMSON, de New York, spécialiste des recherches sur la psychose, qui a étudié l'action de la di-éthylamide de l'acide lysergique et d'autres substances hallucinogènes, croit que la persécution n'était pas la seule raison pour que les agapes de champignons se tiennent derrière des portes closes. Il est certain que les participants, si on les affranchissait des influences centripètes du cercle intime, pourraient parfois se livrer à des excès allant jusqu'à se détruire eux-mêmes, ou tuer les autres, ou s'engager dans des combats. Lorsqu'il exprimait ces vues, le Dr ABRAMSON ne savait rien des relations du XVIe siècle sur de tels excès imputables à ceux qui, ayant consommé les champignons, s'en allaient par la ville.

ce qui avait lieu devant nous. Le fait même de notre participation a dû leur rendre cette soirée mémorable. Ils s'étaient parés pour la circonstance. Genaro en particulier resplendissait dans sa belle sarape rayée et son pantalon de coton blanc fraîchement lavé qui, à la manière indienne, n'avait pas de boutons, étant soutenu par des cordons serrés autour de la taille. Par notre maintien respectueux nous faisions tout ce que nous pouvions afin de montrer clairement que le rite dont nous étions les témoins revêtait à nos yeux un caractère pleinement religieux. Nous étions conscients de l'intensité du moment que nous vivions. Nous participions à un Souper de champignons, d'un intérêt anthropologique unique, qui se tenait conformément à une tradition immémoriale, remontant peut-être à une époque où les ancêtres de nos hôtes vivaient en Asie, à l'aurore de l'histoire culturelle de l'homme, lorsqu'il découvrait, qui sait ? l'idée de Dieu.

Il y avait dans la pièce quelques chaises de bois de fabrication indigène que, tout d'abord, Allan et moi utilisâmes. Le frère de Cayetano, Genaro, et, peut-être quelqu'un encore, restèrent assis toute la nuit. Les autres étaient étendus ou appuyés sur des nattes, par terre, drapés dans des sarapes, à l'exception naturellement de la Señora et de sa fille qui, portant des huipiles propres avec d'identiques oiseaux jaune rougeâtre brodés sur le devant, étaient assises devant la table-autel sur des nattes. Il semblait y avoir dans leur position une attitude à demi étudiée, la fille un peu en arrière de la mère et légèrement à sa droite. Plus tard, dans l'obscurité, nous pouvions à peine discerner leurs ombres triangulaires lorsque leurs voix, successivement, s'élevèrent en un chant. C'est alors qu'au moment où les détails

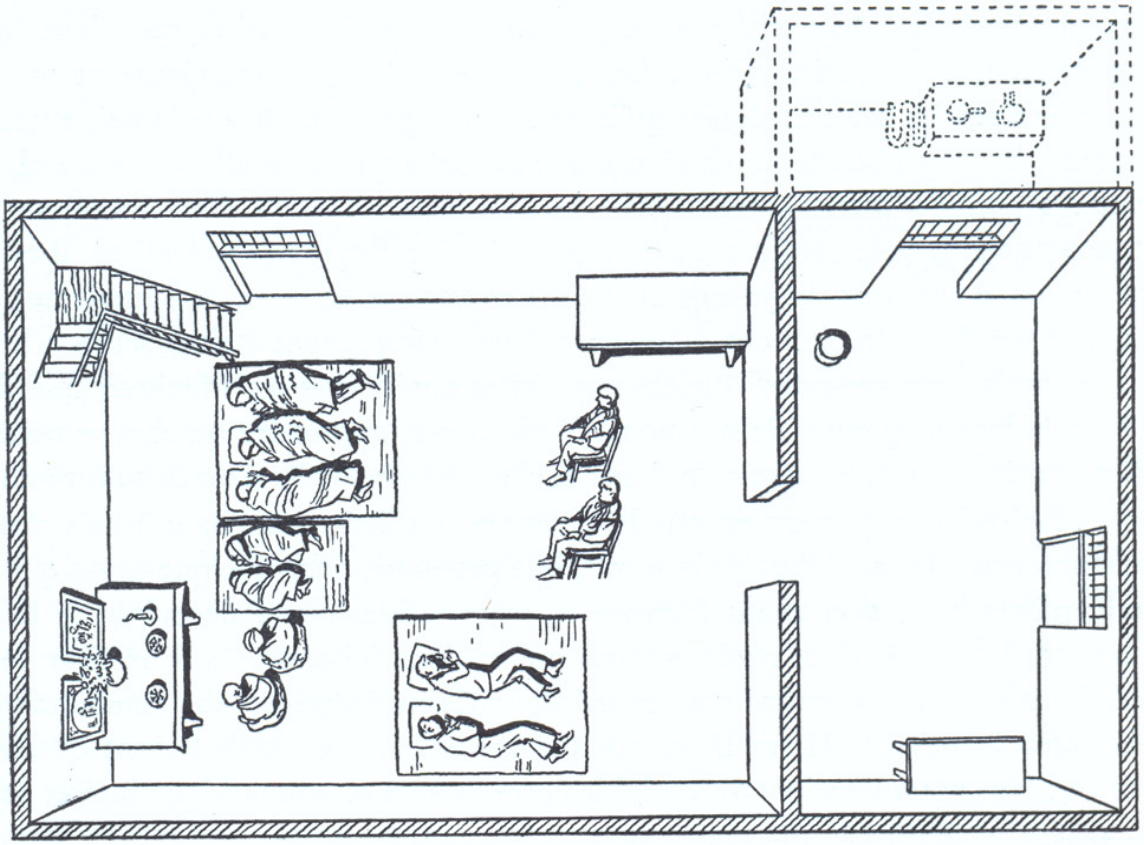


Fig. 12

s'effaçaient dans la nuit et que seule la masse géométrique persistait, brusquement elles me firent penser aux pyramides qui sont les traits saillants dans l'architecture de la préconquête au Mexique. Les pyramides ont-elles pu être à l'origine une stylisation géométrique de

l'Indien en adoration assis sur sa natte, ou des dieux qui étaient sa projection magnifiée ?

A 10 h 30 environ, la Señora et sa fille prirent leurs places face à l'étroite table qui servait d'autel. Sur celle-ci se trouvaient deux images saintes : à gauche l'Enfant Jésus, à droite le baptême dans le Jourdain, avec un bouquet devant elles, un crucifix caché dans les fleurs, trois bougies de cire vierge d'abeille allumées ainsi qu'une mèche dans un verre de cire. Il y avait également deux bols et quelques tasses. La Señora, alors, examina le contenu de notre boîte de champignons, les débarrassant avec ses doigts des plus gros fragments de boue et les passant dans ses mains au-dessus du copal qui brûlait dans un couvercle métallique, sur le sol. Dans chacun des deux bols elle déposa treize paires de champignons; l'un était pour elle, l'autre pour sa fille. Dans chaque tasse elle en mit quatre, cinq ou six paires et tendit celles-ci aux adultes. Les enfants n'en eurent pas. Elle me passa une tasse avec six paires. Nos lecteurs peuvent imaginer ma joie et mon émotion devant ce couronnement de tant d'années de recherches. Puis elle remit également une tasse avec six paires au pauvre Allan. Mary, sa femme, avait consenti à grand-peine à le laisser nous accompagner, mais seulement sur sa solennelle promesse que les répugnants « tabourets de crapauds » ne franchiraient pas ses lèvres. Il se trouvait devant un dilemme embarrassant; mais refuser aurait pu décevoir nos si aimables compagnons indiens. Aussi, faisant face d'abord au problème immédiat, prit-il la tasse. Je l'entendis murmurer : « Mon Dieu, que dira Mary? » (Plus tard, dès son retour sain et sauf à New York, Mary lui pardonna). Maintenant toutes les lumières étaient éteintes dans la pièce, à l'exception de la mèche dans le verre. Suivant l'exemple de la Señora, nous commençâmes à mâcher et à avaler nos champignons.

Notre *curandera* mangeait le chapeau et le stipe, et nous fîmes de même. Elle les consommait un à un avec le plus grand sérieux, les mastiquant longuement. Elle ne les prenait pas par couples, comme l'avait fait Don Aurelio en 1953, mais un à un, bien que les ayant partagés par paires. La saveur des champignons est âcre et désagréable. Don Roberto l'a comparée à de la graisse rance, goût qui ne nous est pas familier. Cette saveur caractéristique réapparaît, comme le ferait un breuvage gazeux, en passant par le nez. (Au moment où ces notes ont été écrites, en septembre 1955, j'avais mangé cinq espèces de champignons sacrés employés en Amérique centrale, et ils ont tous ces mêmes goût et arrière-goût singuliers et inoubliables qui semblent être la véritable marque des espèces sacrées) (1).

Nous avons tous consommé nos champignons face au mur devant lequel se trouvait la petite table-autel, en silence, sauf le père de Cayetano, Don Emilio, qui les consultait au sujet de son avant-bras gauche infecté. Il secouait violemment la tête chaque fois qu'il en avalait un avec un bruit de claquement des lèvres, comme s'il reconnaissait leur puissance divine. La Señora nous avait demandé de veiller à ne pas aller dans l'angle de la pièce, à gauche de l'autel, parce que c'était en ce lieu que descendrait l'Esprit-Saint. Nous nous assîmes près de là, mettant une demi-heure environ à manger nos champignons. A 11 heures, nous avions fini nos portions respectives, la Señora se signait en avalant la dernière bouchée. Nous attendîmes alors sans mot dire. Au bout d'une vingtaine de minutes, la Señora prit une fleur du bouquet et s'en servit pour éteindre le dernier *vela*. Nous aurions pu nous trouver dans l'obscurité du Styx, mais heureusement la nuit était claire; une lune gibbeuse, par l'ouverture au-dessus de la porte, nous envoyait tout juste assez de lumière pour nous

(1) Voir plus loin, p. 132, 142, 147, 178, 181, 194, les précisions d'ordre olfactif et gustatif apportées à cet égard par Roger Heim sur les champignons hallucinogènes mexicains.

permettre de discerner dans la pénombre. Le rite dont nous étions témoins trahissait un mélange d'éléments chrétiens et païens. Les noms du Christ et des Saints, sans cesse, se répétaient, et la table-autel, avec ses ornements, indiquait également une intrusion chrétienne. Mais, tout comme dans la narration de Jacinto de la SERNA, au XVIIe siècle, la cérémonie se déroulait sur le sol, les champignons étant nettoyés sur ce dernier et le copal y brûlant, selon la tradition indigène.

A 11 h 30 environ, Allan se pencha sur sa chaise et me murmura qu'il avait un frisson. Nous l'enveloppâmes dans une couverture. Un peu plus tard il me dit : « Gordon, je commence à voir des choses... », et je lui fis la réponse réconfortante qu'il en était de même pour moi. Allan était allongé le long du mur sur la grande *petate* qui avait été étendue pour nous et où je ne tardai pas à le rejoindre.

A l'exception des enfants qui n'avaient pas mangé de champignons, personne ne put dormir cette nuit avant 4 heures du matin. (La dernière relation dans mes notes porte 3 h 50.) Pendant tout le temps nous sommes restés attentifs à nos propres hallucinations et à ce qui se passait autour de nous dans l'obscurité. Je prenais par intermittence des notes incomplètes et je surveillais l'heure. Mais Allan et moi gardions tous deux l'impression que nous n'étions pas nous-mêmes. Bien que je fus résolu à lutter contre tout effet des champignons et à rester un simple observateur, ceux-ci prirent pleine et entière possession de moi. Il n'y a pas de meilleur moyen d'expliquer la sensation que de dire que mon corps me semblait avoir été vidé de mon âme et celle-ci transportée en un point flottant dans l'espace, laissant en arrière son enveloppe d'argile. « Éboulement », l'appellation des Mazatèques pour ce champignon, m'avait semblé auparavant bizarre; maintenant son exactitude était évidente. Nos corps étaient étendus là, tandis que nos âmes s'élevaient. Nous avions des nausées; par deux fois je me dirigeai vers la seconde chambre pour vomir, et Allan trois fois. Un ou deux autres, non identifiés dans l'obscurité, firent de même. Mais cela était sans importance. Car nous avions l'un et l'autre des visions, similaires mais non identiques, et nous comparions nos impressions en chuchotant. Tout d'abord nous vîmes des formes géométriques, angulaires, jamais circulaires, richement colorées comme pourraient l'être des tissus ou des tapis. Puis celles-ci prirent une structure architecturale, avec des colonnades et des architraves, des patios d'une splendeur royale, des édifices aux brillantes couleurs, avec de l'or, de l'onyx, de l'ébène, le tout des plus harmonieusement et ingénieusement conçu et d'une magnificence dépassant l'imagination humaine. Pour je ne sais quelle raison ces visions architecturales semblaient orientales, et pourtant à chaque scène je me rendais compte qu'elles ne pouvaient être identifiées à aucun pays oriental particulier. Elles n'étaient ni japonaises, ni chinoises, ni indiennes, ni musulmanes. Elles paraissaient appartenir plutôt à l'architecture imaginaire décrite par les visionnaires de la Bible, par saint Jean de Patmos. Dans l'esthétique de ce monde ainsi révélé la simplicité attique n'avait aucune place : tout était d'une richesse resplendissante.

A un moment, dans la pâleur du clair de lune, le bouquet sur la table prit les dimensions et la forme d'un convoi impérial, d'un char triomphal, traîné par des créatures vivantes connues seulement en mythologie. Devant nos yeux grands ouverts, les visions se succédaient sans fin, chacune naissant de la précédente. Nous avions la sensation que les murs de notre humble demeure s'étaient évanouis, que nos âmes flottaient sans entrave dans l'univers, poussées par une brise divine, possédées par une mobilité divine qui nous transporterait n'importe où sur les ailes d'une pensée. Il apparaissait clairement maintenant pourquoi